



'LA FILLE D'UN VOLEUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. THÉAULON ET STÉPHEN;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville,
le 20 février 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

BURTON, riche marchand..... M. LEPEINTRE jeune.
 HARRY, son frère, médecin..... M. BARDOU.
 WILLIAMS, fils de Burton..... M. E. TAIGNY.
 CHARLES, capitaine de la marine marchande anglaise. M. HIPPOLYTE.
 NELLY, jeune ouvrière..... M^{me} E. TAIGNY.
 MARINS.

La scène est à Plymouth.

Le théâtre représente une rue solitaire de Plymouth conduisant à la mer. A droite, une belle maison, et
avant la maison un petit café devant lequel est une table avec des chaises sous une tonnelle de boublon ;
Au-dessus de la tonnelle, une croisée ayant une persienne entr'ouverte. Vis-à-vis le café, à gauche,
une petite maisonnette.

SCÈNE I.

CHARLES, MARINS.

CHOEUR.

AIR :

Amis, le vent s'élève
Et pousse sur la grève
Les flots audacieux.
Pour nous quel jour prospère !
Nous allons à la terre
Adresser nos adieux.

CHARLES.

De porter qu'on s'enivre !
C'est le vin des Anglais.
Le porter nous délivre
Des ennuis, des regrets.
Plus qu'un vin chaud d'Espagne
Je prise ce régal ;
Plus que le gai champagne,
Car partout m'accompagne
L'esprit national.

CHOEUR.

Amis, etc.

PREMIER MARIN.

A votre heureux retour sur la terre d'Albion,
votre patrie, capitaine !

CHARLES.

A notre prochain départ, mes amis !... que
saint Georges nous ramène heureusement à
Calcuta !

PREMIER MARIN.

Après avoir réalisé toutes vos espérances,
capitaine!..

CHARLES.

Il les a réalisées, mes amis, car il m'a fait
trouver enfin la personne pour laquelle nous
avons traversé trois fois l'Atlantique.

PREMIER MARIN.

Alors qui nous empêche de remettre à la
voile ?

CHARLES.

Cela tient à certaines circonstances qui ne
dépendent pas de ma volonté ; ma mission
est simple ; mais elle est délicate.

PREMIER MARIN.

Et nous qui nous mettons en tête que l'a-
mour seul vous retenait à Plymouth.

CHARLES.

Et quand cela serait ? trouveriez-vous grand
mal à cela ?

AIR du vaudeville de l'Apothicaire.

L'amour n'a pas le pied marin,
Et naviguer ne lui plaît guère ;
Toujours pour un pays lointain
Quand on part on le laisse à terre :
Mais nul ne résiste à ses lois...
Et dans le port dès qu'on arrive,
Pour nous rappeler tous ses droits
L'amour nous attend sur la rive !

TOUS.

Pour nous rappeler tous ses droits
L'amour nous attend sur la rive!

(Ils trinquent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, WILLIAMS.

WILLIAMS, à part.

Voilà le jeune marin qui, depuis quelques jours, est logé dans ce café et ne cesse d'avoir les yeux fixés sur les croisées de miss Nelly.

CHARLES, à part.

Si je ne me trompe, voilà le jeune homme qui fait les yeux doux à ma jolie petite voisine... si je pouvais lier conversation avec lui...

WILLIAMS, à part.

Si je pouvais apprendre au juste ce qu'il peut vouloir à cette jeune fille...

CHARLES.

Mes amis, retournez à bord... il faut que la marine marchande d'Angleterre se fasse admirer par la discipline, comme la marine royale.

PREMIER MARIN.

N'avons-nous pas tous été mousses sur les vaisseaux de l'État?...

CHARLES.

Oui, tous, à commencer par votre capitaine. Au revoir, mes bons amis. Je suis forcé pour les intérêts de ma maison de rester à terre; mais vous aurez tout-à-l'heure ma visite accoutumée.

PREMIER MARIN.

Avant de nous séparer achevons ce porter.
Aux amours du capitaine!

CHARLES.

Enfants, je vous remercie.

CHOEUR.

Amis, etc.

(Les marins sortent.)

SCÈNE III.

WILLIAMS; CHARLES, s'asseyant et allumant sa pipe.

CHARLES, à part.

Je gage qu'il va s'établir là pour garder sa belle.

WILLIAMS, à part.

Je verrai bien s'il est d'intelligence avec Nelly. (Appelant.) Garçon! du porter et un journal.

CHARLES.

Bon! le voilà qui jette l'ancre!

LE GARÇON, le servant.

Il n'y a pour le moment qu'un journal français.

WILLIAMS.

Cela m'est égal. (Il le prend et s'assied.)

CHARLES.

Des journaux français en Angleterre! par saint Georges!

WILLIAMS.

Il paraît, capitaine, que malgré votre jeunesse vous êtes un Anglais de la vieille roche.

CHARLES.

Je m'en fais gloire.... et je vois avec peine l'Angleterre renoncer à ses vieilles antipathies... les Français sont nos ennemis naturels; pour-quoi leur tendre la main d'une rive à l'autre?

WILLIAMS.

On peut, je crois, recevoir et lire leurs journaux sans avoir pour eux un grand fonds d'amitié.

CHARLES.

Leurs journaux!... c'est là précisément ce qui me met souvent en fureur! qu'y trouve-t-on, je vous le demande, dans leurs journaux? des quolibets éternels sur les autres pays de la terre... des bravades... quelquefois de grossières injures. Cherchez l'article d'Angleterre, je n'ai pas lu le journal, eh bien! je parie que cet article renferme quelque attaque contre nos mœurs, nos usages, nos institutions.

WILLIAMS.

Pour cette fois, vous êtes complètement dans l'erreur; car je vois là, sous la rubrique de Londres, un rapprochement qui sert de texte au plus beau panégyrique...

CHARLES, fumant.

Je serais curieux d'entendre cet article exotique.

{WILLIAMS, lisant.

« Une lettre du Cap vient d'apporter à Londres la nouvelle de la mort du célèbre voleur David Makinson, qui avait été condamné à être pendu et à qui le Roi Georges III fit grâce de la vie. Makinson vient de mourir à Botany-Bay à l'âge de soixante ans. Il laisse dix millions de fortune. Une fille naturelle de ce voleur qui habite l'Angleterre est son unique héritière. »

CHARLES.

Ah! ah!.. on connaît déjà cette mort dans ce pays... je croyais en apporter la nouvelle... mais je ne vois pas en quoi cet article...

WILLIAMS.

Attendez, capitaine.... (Lisant.) « Le même jour et presque à la même heure, mourait à Chandernagor, où il avait fixé sa résidence, ce Henri Dumbar dont le nom est la gloire et l'honneur de la marine marchande de l'Angleterre. »

CHARLES, fumant.

Très bien.

WILLIAMS, lisant.

« Personne n'ignore que Henri Dumbar, capitaine au long cours, croyant avoir causé par son imprudence la perte d'un bâtiment qu'il commandait, vendit tous les biens qu'il possédait en Angleterre pour dédommager les

« négociants qu'il croyait avoir ruinés et assurés des pensions aux veuves des marins qui avaient péri dans le naufrage... honneur au pays qui donna le jour à un tel homme! »
Eh bien ! capitaine !

CHARLES.

Ah ! celui qui rédigea cet article était un homme de sens et de cœur, et si je touche à Brest, comme j'en ai l'intention, je ferai le voyage de Paris tout exprès pour aller témoigner au journaliste ma satisfaction.

WILLIAMS.

Pour moi, j'avoue ma faiblesse...

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Être juste, c'est mon système ;
Et, quoique je sois bon Anglais,
La France est un pays que j'aime ;
La gloire n'y manqua jamais.
Dans la paix comme dans la guerre
Ses enfants lui servent d'appui ;
Ses soldats l'illustraient naguère,
Ses écrivains l'illustrent aujourd'hui !

CHARLES.

Allons, allons, j'irai m'assurer par moi-même de la vérité de vos éloges.

WILLIAMS.

Est-ce que vous croyez bientôt partir, capitaine ?

CHARLES.

Cela ne dépend pas de moi, monsieur.... mais des circonstances et surtout du vent. Oserai-je demander pourquoi monsieur me fait cette question ?

WILLIAMS.

Le simple intérêt qu'inspire toujours un marin.

CHARLES.

Je vous remercie... (A part.) Il est clair que je le gêne... il aura remarqué le soin que je mets à épier ma voisine ; il faut absolument savoir quelles sont les intentions de ce jeune homme.

WILLIAMS, à part.

Si Nelly sortait, je pourrais naturellement lui parler d'elle.

CHARLES, à part.

Je crois que je ferai mieux de monter dans la petite chambre que j'occupe dans le café : à travers cette persienne je puis tout voir et tout entendre. (A Williams en sortant.) Monsieur, je vous réitère mes remerciements.

SCÈNE IV.

WILLIAMS, seul.

La présence de ce jeune marin dans ce quartier, m'inquiète... aurait-il des projets sur Nelly ? hélas ! il serait sans doute plus heureux que moi.... car il paraît être indépendant et il n'a pas un père pour contrarier son amour...

pour s'opposer à son mariage... Je suis pourtant décidé à faire connaître à ma famille, aujourd'hui même, l'intention où je suis de devenir l'époux de Nelly.... Nelly, la plus sage, la plus vertueuse, la plus jolie fille de Plimouth, mais qui, aux yeux de mon père, a un tort irréparable... la pauvreté. C'est elle qui sort... tâchons du moins de lever tous les obstacles qui pourraient venir de son côté.

SCÈNE V.

WILLIAMS, NELLY.

WILLIAMS.

Mes hommages à mon aimable voisine.

NELLY.

Bonjour, monsieur Williams... ne me retenant pas, car il faut que j'aille porter cet ouvrage qui est très pressé.

WILLIAMS.

J'aurais pourtant à vous parler sérieusement, Nelly.

NELLY.

De notre mariage, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il est possible, monsieur Williams ! et me croyez-vous assez crédule pour penser que monsieur votre père, M. Burton, l'un des plus riches marchands de Plimouth, va consentir à vous donner pour femme une petite ouvrière sans fortune, sans parents, sans avenir ? oh ! de grâce, s'il est vrai que vous m'aimiez, évitez-moi, oubliez-moi, et n'ajoutez pas encore au malheur d'une pauvre orpheline.

WILLIAMS.

Quoi ! vous ne savez même pas le nom de votre famille ?

NELLY.

La bonne paysanne qui me servait de nourrice me l'aurait appris sans doute... elle mourut subitement au marché de Glasgow. J'avais à peine deux ans ; une pauvre femme qui venait de perdre sa fille se chargea de moi, m'appela Nelly, et pendant seize ans m'a traitée comme son enfant ; aujourd'hui, par mon travail, je soulage sa misère et lui rends tous les soins qu'elle a prodigués à mon enfance, heureuse de pouvoir reconnaître les bienfaits dont elle m'a comblée.

WILLIAMS.

Votre conduite, chère Nelly, vous a valu l'estime de tous les gens de bien, et c'est sur cette estime que je fonde l'espoir du consentement de mon père à notre mariage.

NELLY.

Il serait inutile, monsieur Williams, car alors l'obstacle viendrait de mon côté ; je ne me résoudrais jamais à entrer dans une famille qui, quelque jour, pourrait rongir de moi : aux yeux de bien des hommes, la vertu ne peut

tenir lieu de richesse, de parents, et j'ai pris la ferme résolution, monsieur Williams, de ne jamais me marier si je ne puis dire à mon mari le nom de ceux dont j'ai reçu le jour.

WILLIAMS.

C'est une résolution que vous n'auriez pas prise si vous eussiez aimé quelqu'un.

NELLY.

Après nos entretiens, monsieur Williams, il y a de l'ingratitude dans ce que vous dites.

WILLIAMS.

Nelly !...

NELLY.

AIR :

Oubliez-moi, le devoir vous l'ordonne ;
Nelly ne peut recevoir votre foi.
Vous le voyez, hélas ! tout m'abandonne,
Et je suis seule au monde... oubliez-moi !

ENSEMBLE.

NELLY.

Oubliez-moi, etc.

WILLIAMS.

Reçois ma foi, toi si pure et si bonne,
Je fais serment de n'adorer que toi...
Jamais, Nelly, je n'ai trompé personne ;
Sans hésiter ici reçois ma foi,
Reçois ma foi, Nelly, reçois ma foi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; BURTON, sortant de la maison.

BURTON.

Eh bien ! Williams, m'apportes-tu la réponse que je t'ai envoyé chercher auprès de notre commettant ?

WILLIAMS.

Pas précisément, mon père, car la demande n'est pas encore faite.

BURTON.

Je m'en doute... tu auras préféré passer ici ton temps à faire d'autres demandes à mademoiselle.

NELLY, avec fierté.

Monsieur Burton, j'estime trop monsieur Williams pour refuser de lui répondre quand le hasard me le fait rencontrer ; mais que votre tendresse pour lui se rassure... monsieur Williams n'apprendra jamais de moi qu'à respecter vos volontés.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

BURTON, WILLIAMS.

BURTON.

Comme elle est fière, la petite personne !

WILLIAMS.

Et pourquoi pas ?.. dès qu'on est sûr de soi-même, on peut être fière avec tout le monde.

BURTON.

Hum ! je gagerais qu'avec toi sa petite fierté est de meilleure composition.

WILLIAMS.

Moins qu'avec tout autre, et c'est ce qui me désespère, en vérité.

BURTON.

Elle ne dédaignait pourtant pas de causer avec toi sur la place publique.

WILLIAMS.

Nous ne cautions pas : je lui avais fait des questions, et elle me répondait.

BURTON.

Alors... pourquoi l'interrogeais-tu, puisque tu sais bien que cela me déplaît ?

WILLIAMS.

Vous êtes si bon pour moi, mon père !

BURTON.

Et c'est un tort que j'ai, monsieur... j'ai trop d'entrailles paternelles... je devrais être sévère, car vous n'êtes pas raisonnable. A quoi pensais-je aussi de t'envoyer perfectionner ton éducation à Paris ! tu es revenu de là avec des idées... ta pauvre mère me le disait bien : « Mon ami, faisons-en un bon gros Anglais comme toi... » Je ne voulais pas la croire, et il se trouve qu'elle avait raison... Pauvre chère femme ! si elle vivait encore, la passion de son fils la ferait mourir de chagrin.

WILLIAMS.

Ma mère avait trop de vertu pour n'être pas touchée de celle de Nelly.

BURTON.

Oui, elle avait de la vertu, ta mère ; mais elle avait une dot... ce qui ne la rendait pas moins vertueuse, et ça la rendait plus aimable.

WILLIAMS.

Mon père !...

BURTON.

Mon fils, c'était comme ça.

AIR du Château perdu.

Quand je faisais la cour à votre mère,
Qui me trouvait toujours fort beau,
Chaque matin caressant ma chimère
Je lui comptais un agrément nouveau.

Son père unit nos destinées...

Mais pour moi quels heureux moments !

Quand on en vint à compter ses guinées,

Je lui trouvais deux cent mille agréments.

Moi qui espérais te marier avec une fille de Plimouth qui t'aurait apporté vingt ou trente mille livres sterling ! Cette somme, placée dans mon commerce de denrées coloniales, pourrait doubler ma fortune en quelques mois.

WILLIAMS.

Hier, mon père, vous me disiez que ce n'était pas la pauvreté de Nelly qui vous éloignait de ce mariage.

BURTON.

Quel que soit le motif, Williams, ce mariage est impossible.

WILLIAMS.

Hier soir, mon père, vous ne disiez pas cela d'un ton si absolu.

BURTON.

Parceque, lorsqu'on s'entretient toujours de la même chose, on ne peut pas toujours parler du même ton; d'ailleurs, cette nuit, j'ai réfléchi.

WILLIAMS, gâlement.

Rêvé! mon père, rêvé!...

BURTON.

Comment! rêvé?...

WILLIAMS.

Oui, mon père: quand vous songez à me rendre malheureux, c'est un rêve de votre imagination.

BURTON, souriant.

Williams, tu es un courtisan: tu veux émouvoir mes entrailles paternelles!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HARRY.

HARRY.

Eh!... justement, les voilà tous les deux!...

BURTON.

Eh! c'est mon frère le docteur Harry.

HARRY.

Qui arrive de Norfeld tout exprès pour causer avec toi et ton fils.

WILLIAMS.

Vous êtes le bienvenu, mon oncle.

HARRY.

Je l'espère, mon neveu.

BURTON.

Je te sais bien du gré d'avoir laissé tes malades pour venir me faire une visite.

HARRY.

J'ai profité du moment où je n'avais aucune maladie sérieuse entre les mains... J'ai ordonné à mes malades ordinaires un peu de patience et du bouillon de poulet; et j'ai pris le bateau à vapeur de Norfeld à Plimouth pour faire annoncer, dans la *Gazette*, ma pâte pour la coqueluche des enfants, et, de plus, tenter une cure des plus délicates.

BURTON.

Tu aurais un malade à Plimouth?

HARRY.

Je crois même que j'en ai deux, le père et le fils.

WILLIAMS.

Pardon, mon oncle; j'ai une commission importante à faire pour notre maison de commerce... Je me hâterai de revenir auprès de vous.

HARRY.

Va... va... je te retrouverai toujours bien.

(Williams sort.)

SCÈNE IX.

BURTON, HARRY.

BURTON.

Explique-toi plus clairement, mon frère.

HARRY.

Oui, tu as raison, parlons franchement. Tu as donc perdu l'esprit? tu es donc fou? tu es donc aliéné?

BURTON.

Mais... je ne le crois pas.

HARRY.

Comment, on est venu m'apprendre que ton fils, mon neveu, est amoureux d'une fille de rien!

BURTON.

C'est-à-dire qui n'a rien, ce qui n'est pas la même chose; mais il me semble que ceci prouverait tout au plus que Williams est fou.

HARRY.

Mais ce qui prouve que tu l'es encore plus que lui, c'est que l'on m'a dit que tu approuvais cet amour, que tu consentais à ce mariage.

BURTON.

Et l'on t'a dit une sottise; car au moment où tu es arrivé, je déclarais formellement à Williams qu'il n'aurait jamais mon consentement.

HARRY.

Oui, mais je te connais: dans une heure tu n'auras pas le même courage, et je suis venu pour te prêter main-forte.

BURTON.

Que veux-tu? j'ai des entrailles paternelles! notre Williams est bien amoureux; il est juste aussi de dire que la petite est un modèle de toutes les perfections, de toutes les vertus.

HARRY.

Une simple ouvrière! est-ce que c'est possible?

BURTON.

C'est rare, j'en conviens, mais cela peut être. Nelly est là pour le prouver... d'ailleurs, Harry, notre mère n'était qu'une pauvre ouvrière quand elle épousa notre père qui était porteur de balles à Liverpool.

HARRY.

Porteur de balles... on lui a mis cela sur le dos je ne sais trop comment... c'est-à-dire qu'il était naturellement obligeant; il faisait la commission... D'ailleurs est-ce qu'on se souvient de ces choses-là!... notre mère avait un nom... on savait d'où elle venait... qui elle était... Mais elle, d'où vient-elle? comment s'appelle-t-elle?...

BURTON.

Que m'importe! puisque je ne veux pas en faire ma bru.

HARRY.

C'est que je te connais!.. tu ne pourras pas

résister aux caresses de ton fils, aux larmes de cette fille... mais parbleu! je te déclare que si ce mariage se fait je ne te reverrai de ma vie... quand tu auras toutes les maladies à-la-fois.

BURTON.

Je te le répète, ce mariage ne se fera pas... seulement, comme la jeune personne est honnête, qu'il n'y a pas un mot à dire contre elle... que Williams en est éperdument amoureux, et la voit sans cesse... je ne sais comment me déprêtrer de tout cela.

HARRY.

Ah! voilà qui est bien embarrassant! mais tu n'as jamais été grand sorcier, mon pauvre Tony... heureusement je suis là!.. tu sais que j'ai toujours été la forte tête de la famille... je manie passablement la parole... je parlerai à Williams..... mais avant tout, j'irai droit au but: je parlerai à cette jeune fille.

BURTON.

Que pourras-tu lui dire?

HARRY.

Je lui dirai que ce n'est pas bien de tourner ainsi la tête d'un fils de bonne maison.... je lui ferai sentir que Williams ne peut être son mari.... et que ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de quitter la ville de Plimouth.

BURTON.

Et tu crois qu'elle se rendra à toutes ces belles raisons?

HARRY.

Tu penses bien que tout cela sera assaisonné de cette éloquence... que tu me connais.. j'ai une foule d'arguments plus décisifs les uns que les autres... et comme le temps presse, car il faut que je reparte ce soir même, je te prie de m'indiquer la demeure de la jeune personne.

BURTON.

Voici sa maison... mais aucun homme n'y entre, je t'en avertis... pas même Williams... d'ailleurs, elle est absente en ce moment.

HARRY.

Eh bien! je vais l'attendre sur cette place.

BURTON.

Tiens, tu ne l'attendras pas long-temps... je la vois là-bas qui revient.... je te laisse avec elle.

HARRY.

Je vais lui parler avec toute l'éloquence qui me caractérise.

(Burton sort.)

SCÈNE X.

HARRY; NELLY, traversant le théâtre pour rentrer chez elle.

HARRY.

Mademoiselle... ne pourrait-on pas vous dire un mot?

NELLY.

Je ne sais si je dois...

HARRY.

Vous arrêter avec un étranger... sur la place publique... c'est fort bien; mais je ne suis pas tout-à-fait un étranger pour mademoiselle, car je suis le docteur Harry Burton, inventeur de la pâte pour la coqueluche des enfants: frère de Tony Burton le marchand, et par conséquent oncle paternel de M. Williams Burton... Vous voyez que j'ai le droit de vous parler.

NELLY.

Me voilà prête à vous écouter, monsieur!

HARRY, prenant l'air solennel.

Mademoiselle, je suis l'oncle de Williams.

NELLY.

Eh bien?

HARRY.

Eh bien? est-ce que cela ne vous dit pas tout?

NELLY.

Cela me dit, monsieur, que Williams est votre neveu.

HARRY.

Eh bien?

NELLY.

Eh bien?

HARRY.

Ah! vous ne voulez pas me comprendre... et vous me forcez à vous dire que Williams étant mon neveu...

NELLY.

Vous êtes l'oncle de Williams.

HARRY.

Eh bien!...

NELLY.

Eh bien!...

HARRY, à part.

Docteur Harry, vous n'êtes point éloquent ce matin.

NELLY, souriant.

Est-ce là, monsieur, tout ce que vous aviez à me dire?

HARRY.

Non, mademoiselle, non! ce n'est pas tout!... et je comptais sur l'intelligence naturelle à votre sexe pour m'épargner une pénible discussion en vous disant que, Williams étant mon neveu, je voulais vous dire que je n'approuve pas son amour pour vous. Vos vertus que j'aime à reconnaître...

NELLY.

Maintenant, monsieur, vous vous faites clairement comprendre. Mais quelle réponse attendez-vous de moi? que je me juge indigne de M. Williams? vous ne l'espérez pas! Que je m'humilie devant vous? la vertu que vous voulez bien me reconnaître me donne trop de fierté pour cela.

ATA :

Ne comptez pas, monsieur, que je m'abaisse Jusqu'à vouloir réclamer votre appui.

Si Williams m'a donné sa tendresse,
 Il le pouvait... je suis digne de lui.
 C'est de l'orgueil qu'ici je manifeste;
 Mais, je le sens en ce jour, à mon cœur,
 Si le bonheur doit être humble et modeste,
 L'humilité ne sied pas au malheur. } bis.

HARRY.

Mademoiselle, certainement... ce sont de fort beaux sentiments; mais pouvez-vous répondre à une seule question? Comment s'appelait M. votre père? Nous y voilà!

NELLY.

Monsieur!...

HARRY.

Vous le savez, les Burton ne sont pas intéressés... une dot n'est rien pour nous, mais l'honneur est tout... et si vous pouvez seulement répondre à ma demande... car enfin, dans ce monde, mademoiselle, on est tenu d'avoir un père... Avez-vous un père?

NELLY.

Je puis trouver étrange une pareille question, monsieur; et, à mon tour, je vous demanderai qui vous a donné le droit de venir troubler le repos d'une malheureuse orpheline, de contraindre son front à une rougeur que devrait lui épargner la pureté de sa vie, de l'accabler sans pitié de l'image de sa déplorable position... Eh bien! oui, monsieur, j'ignore quel fut le nom de mon père, et l'ignorance peut-être toujours... Aussi ne ferai-je jamais partager le fardeau de cette calamité à qui que ce soit, et surtout à celui que j'aimerais; le nom d'une pauvre inconnue ne s'accrochera jamais à un nom publiquement avoué....

(Elle essuie quelques larmes.)

HARRY, ému.

Mademoiselle... mon dessein n'était pas...

NELLY, avec amertume.

De m'offenser... j'aime à le croire.

AIR du Baiser au porteur.

Ah! si j'avais une famille,
 Oseriez-vous ainsi m'interroger?
 Vous parlez à la jeune fille
 D'un ton qui semble la juger.
 Avez-vous donc le droit de la juger?
 Je manque d'appui tutélaire
 Pour me défendre et pour me diriger...
 Non, monsieur, je n'ai point de père,
 Car vous avez pu m'outrager!

HARRY.

Je suis d'autant plus fâché de cet entretien, que je n'en suis pas plus avancé qu' auparavant.

NELLY, avec fermeté.

Au contraire, monsieur, car vous emportez l'assurance de n'avoir jamais à craindre ce que vous paraissez tant redouter... Jamais la pensée d'aucun mariage ne sera la mienne aussi longtemps que le mystère de mon existence ne sera point éclairci. Je l'avais dit à M. Williams, et

j'ai cru devoir le répéter à son oncle. Pardon, monsieur, si je termine là ce pénible entretien.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

HARRY, puis CHARLES.

HARRY.

Je reste confondu.

AIR de Turenne.

Sur l'amour et sur ses symptômes
 Longuement nous dissertons tous;
 Mais sans étude et sans diplômes
 Une femme en sait plus que nous...
 Oui, certe, elle en sait plus que nous.
 Et la plus modeste fillette,
 Quand il s'agit de lire dans le cœur,
 Pourrait porter le bonnet de docteur
 Et nous renvoyer sa cornette.

CHARLES, sortant de la maison et lui frappant sur l'épaule.

C'est que vous n'êtes pas très fort... docteur Harry Burton.

HARRY.

Hein! qui ose m'interpeller de la sorte?... un marin...

CHARLES.

A qui le hasard a fait entendre votre conversation avec miss Nelly, la petite ouvrière.

HARRY.

Vous étiez là, monsieur?

CHARLES.

A ma croisée, fumant tranquillement ma pipe... mais pourquoi, diable, aussi donner vos consultations en plein air?..

HARRY.

Monsieur le marin! rien n'autorise une indiscretion...

CHARLES.

Pourquoi cela? vous parlez dans la rue; je me trouve là, je n'écoute pas, mais j'entends, et j'en fais mon profit.

HARRY.

Que voulez vous dire?

CHARLES.

Que cette jeune fille que vous dédaignez ainsi ne sera peut-être pas dédaignée par tout le monde.

HARRY.

Qu'entends-je?.. Vous auriez aussi des vues sur elle?

CHARLES.

Des vues très sérieuses.

HARRY.

Et vous ne serez point arrêté par cette absence totale de paternité qui fait de la jeune fille une fille sans nom, sans consistance?

CHARLES.

Et qui vous dit qu'elle n'a pas de nom?

HARRY.

Vous connaissez sa famille?

CHARLES.

Le nom de son père est dans tous les journaux de Londres et de Paris.

HARRY.

Le nom de son père dans tous les journaux ! C'était donc un homme célèbre pour que le journal daigne s'occuper de lui ?

CHARLES.

Ce n'est pas toujours une raison, et je connais bien des noms obscurs qui le seront long-temps malgré les gazettes.

HARRY.

Pour moi, je me croirais immortel si mon nom était seulement une fois dans le corps du journal... je n'ai encore pu figurer que dans les annonces à deux schellings la ligne : *Pâte du docteur Harry pour la coqueluche des enfants.*

CHARLES.

C'est une célébrité comme une autre; mais, quant au père de Nelly, sa célébrité n'est point douteuse, et vous trouverez son nom dans ce journal français, juste à la rubrique de Londres... mais si vous vous décidez à la marier à votre neveu qui l'aime, hâtez-vous, docteur... car ce soir je pars et je suis chargé de l'emmenner à Calcuta...

(Il sort.)

SCÈNE XII.

HARRY, seul.

A Calcuta ! parbleu, c'est un fameux service qu'il nous rendrait là ! et à moins que son père ne fût un Nabab en personne... voyons son nom... (Il lit.) « Correspondance d'Angleterre. « Une lettre du Cap vient d'apporter à Londres la nouvelle de la mort du célèbre... » c'est sans doute ceci « du célèbre voleur... » voleur !... David Makinson... ah ! mon Dieu ! Nelly serait la fille d'un voleur ! oh ! corbleu ! voilà qui tranche la question !.. il faudra que mon neveu se décide à se pourvoir ailleurs... la fille d'un voleur ! et de Makinson ! toute la ville nous montrerait au doigt. Voici justement mon frère... et nous allons prendre ensemble des mesures vigoureuses pour faire cesser un pareil scandale.

SCÈNE XIII.

HARRY, BURTON.

BURTON.

Ma foi, mon cher Harry, je n'y tiens plus ! la douleur de mon fils unique me navre l'ame; et je viens te prier de ne pas trouver mauvais que je lui donne sa Nelly, puisqu'il la veut absolument.

HARRY.

Lui donner sa Nelly !... Homme sans caractère !

BURTON.

Ma foi, je suis père avant tout ! les entrailles sont toujours là... elles me parlent... je suis riche... Nelly est honnête... je suis décidé.

HARRY.

Tenez ! voici qui va vous faire changer d'opinion... lisez, monsieur...

BURTON, prenant le journal.

Qu'est-ce donc que cela ?

HARRY.

Le nom de famille de votre future belle-fille. Elle vient de perdre monsieur son père, une célébrité de l'époque.

BURTON.

En vérité ! (Il lit.) « Nelly, la fille de Makinson !... Nelly, la fille d'un voleur !... » Je suis anéanti.

HARRY.

Appelez donc le notaire pour faire ce beau mariage !...

BURTON.

Oh ! plutôt voir mourir mon fils, là, devant mes yeux... d'amour et de chagrin. La fille de Makinson ! mais comment savez-vous que c'est Nelly ?

HARRY.

Je tiens cette nouvelle du marin même qui l'a apportée du Cap. C'est positif.

BURTON.

Le journal ne dit pourtant pas...

HARRY.

Il le dit peut-être; je n'ai pas lu tout l'article.

BURTON, lisant.

« Une lettre du Cap vient d'apporter à Londres la nouvelle de la mort du célèbre voleur David Makinson qui avait été condamné à être pendu, et à qui Georges III avait fait grâce de la vie. Makinson est mort à Botany-Bay, où il tenait une maison de banque; il laisse dix millions... »

HARRY.

Dix millions... achevez...

BURTON.

« Une fille naturelle de ce voleur qui n'a pas quitté l'Angleterre, est son unique héritière. »

HARRY.

Dix millions, Burton, avez-vous bien lu ?

BURTON.

Voyez vous-même !... Dix millions !... Quel honnête homme de voleur !...

HARRY.

Au fait, savez-vous qu'il est beau de finir ainsi, quand on avait si mal commencé !

BURTON.

S'enrichir en faisant la banque, c'est honorable.

HARRY.

Comment, cette jeune fille serait riche à dix millions!

BURTON.

La moitié : elle est fille naturelle.

HARRY.

C'est encore assez bien; et je ne m'étonnerais pas que dans six mois Nelly ne fût la femme d'un baronnet, ou dans un an la femme d'un lord, de ceux qui ont pour principe : que plus le manteau a d'éclat, et mieux il doit servir à couvrir les taches.

BURTON.

Pauvre chère orpheline! qu'elle est intéressante!

HARRY.

Surtout par son amour pour Williams... qu'elle aurait épousé plutôt que tout les lords du monde; car, enfin, quoiqu'elle soit la fille d'un pendu...

BURTON.

Qui ne l'a pas été.

HARRY.

Sans doute; et elle n'en est pas moins sensible, innocente, vertueuse...

BURTON.

Le roi avait jugé son père digne de sa clémence. Qu'il n'y ait pas eu de corde dans une famille, c'est tout ce qu'on peut exiger.

HARRY.

Combien en voit-on qui l'ont échappée... et qui vivent fort honorablement. Je crois même me rappeler qu'à l'époque du jugement qui condamna Makinson à être pendu, nombre de gens trouvèrent que le jury avait été influencé... Quoiqu'il y ait bien vingt ans de cela, je me souviens très bien de cette circonstance.

BURTON.

Je crois m'en souvenir aussi...

HARRY.

Et puis... n'y avait-il pas un peu de politique dans cette affaire?...

BURTON.

Attends... mon frère... attends! tu m'y fais penser, Makinson était radical déclaré... et... alors... ils sont capables de l'avoir fait passer pour un voleur... Makinson aura été victime de l'injustice!

HARRY.

Et un grand homme a dit : que l'injustice honore ceux qu'elle frappe en voulant les flétrir!.. d'ailleurs rien de plus sot que les préjugés!

BURTON.

Tout homme supérieur se place au-dessus d'eux.

HARRY.

Décidément, Burton je vois que tu as envie d'être un homme supérieur.

BURTON.

J'en ai bien envie... mais... comment m'y prendre pour le devenir... moi qui suis depuis quarante ans un homme très ordinaire; moi qui viens encore là de me prononcer si énergiquement contre ce mariage... on dirait que c'est la dot de Nelly qui m'a fait revenir à des sentiments plus paternels... et pourtant le ciel est témoin que mes entrailles seules...

HARRY.

Sans doute tu ne veux que le bonheur de ton fils... c'est comme moi... Qu'est-ce que je desie dans cette affaire? le bonheur de mon neveu!...

AIR de Turenne.

O Makinson! ton repentir efface

La honte qui sur toi pesait;

Et lorsque le roi te fit grâce,

Il savait bien ce qu'il faisait!

C'est ton génie à présent qu'on renomme;

Tes remords t'ont rendu l'honneur.

HARRY, avec enthousiasme.

Nelly n'est pas la fille d'un voleur,

Elle est la fille d'un grand homme!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, NELLY.

NELLY, qui a entendu les deux derniers vers.

La fille d'un voleur! que disent-ils?

BURTON.

Mon frère... croyez moi! Nelly ne sait pas encore qu'elle est la fille de Makinson et que son père est mort.

NELLY, à part.

Makinson! ô mon Dieu!..

BURTON.

Hâtons-nous de faire ce mariage... et d'abord allons nous concerter avec Williams... mais surtout (très bas.) ne lui disons pas que mademoiselle Makinson est si riche... vous savez ses idées romanesques... il serait capable de la refuser...

(Ils rentrent en parlant bas.)

SCÈNE XV.

NELLY, seule.

La fille de Makinson! oh! je me soutiens à peine! Le voilà donc connu ce secret que l'on me cachait avec un si grand soin! la fille de Makinson! oh! il ne me reste qu'à fuir, à me cacher. Oh! mon Dieu! tu m'avais donné une ame digne d'une autre destinée! La fille de Makinson! mais c'est horrible! Encore, si le ciel m'avait associée à sa misère, à son exil; si j'avais pu par ma présence et par mes soins lui faire oublier son infortune, le ramener à des sentiments de vertu, je me consolerais d'être sa fille,

ma mission eût été noble et belle ; mais il est mort, et la tache de son nom seule me reste !

AIR :

Pendant vingt ans, ô mon malheureux père !
Souffrant l'exil, traînant le repentir,
Tu ne connus des plaisirs de la terre
Que le regret qui nous fait mieux souffrir.
L'homme a jugé tes fautes que j'ignore,
Il t'imposa leur déplorable prix...
Mais le pardon vient du ciel que j'implore :
Eu l'invoquant je t'aime et te bénis.

Mais j'y suis bien résolue, je quitterai l'Angle-
terre ! Williams, cher Williams, il faut donc ren-
oncer à toi pour toujours !

SCÈNE XVI.

NELLY, HARRY, BURTON.

BURTON.

Vous l'avez entendu : « Si Nelly n'a rien, je
l'épouse ; peu m'importe le nom de son père,
puisque je vais lui donner le mien... »

HARRY.

Maintenant, c'est auprès de la jeune per-
sonne que nous devons faire jouer toute nos
batteries.

BURTON.

La voilà, justement.

HARRY.

Elle est encore embellie depuis ce matin.

BURTON.

Je le crois bien, cinq millions !

HARRY, s'approchant de Nelly.

Charmante miss Nelly...

BURTON.

Charmante miss Nelly...

HARRY.

Nous venions, mon frère et moi...

BURTON.

Nous venions, moi et mon frère...

HARRY, le faisant taire.

Chut !

NELLY.

Que me voulez-vous, messieurs ?

HARRY.

Notre démarche n'a rien qui doive vous sur-
prendre, puisque vous connaissez l'amour de
notre cher Williams pour vous.

BURTON.

L'état de ce jeune homme nous afflige depuis
qu'il a appris que votre intention était de par-
tir pour les Grandes Indes.

NELLY, surprise.

Quoi ! on lui aurait dit ?...

HARRY.

C'est le bruit de toute la ville.

NELLY.

Grand Dieu !

BURTON.

Williams est au désespoir.

HARRY.

Cela se conçoit, quand on aime une per-
sonne aussi recommandable que vous.

NELLY, surprise.

Quel changement !

BURTON.

Bref, mademoiselle, car le temps presse, et
il ne faut pas faire de phrases : nous venons,
mon frère et moi, pour vous prier...

HARRY.

Vous supplier !...

BURTON.

De vouloir bien mettre un terme au déses-
poir de mon fils, en consentant à devenir sa
femme.

NELLY.

Qu'entends-je ?

HARRY.

C'est un service que vous rendrez à toute une
famille respectable : on n'a qu'un héritier, et l'on
ne serait pas bien aise de le voir mourir de dés-
espoir.

NELLY.

Monsieur le docteur Harry Burton a donc
changé de système depuis ce matin ?

HARRY.

Mon système, mais non... la saignée, les
sangsues, et ma pâte pour la coqueluche des
enfants.

NELLY.

Vous feignez de ne pas m'entendre, mon-
sieur le docteur, mais je me rappelle fort bien
que tantôt, ici, vous ne vouliez consentir, di-
siez-vous, au mariage de votre neveu, qu'à
certaine condition.

BURTON.

Celle d'avoir un père. Mon frère Harry, par-
cequ'il est médecin, a toujours des idées de
l'autre monde ; pour moi, qui ne suis que mar-
chand, je n'ai jamais partagé les mêmes pré-
jugés sur ce point, et j'ai pour principe qu'il
ne faut jamais demander aux gens le nom de
leur père. (A part.) On risque trop de les em-
barrasser.

HARRY.

Je suis entièrement rangé de l'avis de mon
frère, et je conviens qu'il est plus raisonnable
que moi ; aussi, ma belle enfant, oublions mes
ridicules prétentions de ce matin ; vous n'avez
pas de père ? eh bien ! nous vous en servirons,
mon frère et moi, vous en aurez deux pour un :
c'est tout bénéféc.

NELLY.

Tant de bontés m'honorent... monsieur...
mais... depuis ce matin... ma position est bien
changée...

BURTON, à part.

Je le crois bien, cinq millions !

NELLY.

Et votre langage m'étonne d'autant plus que
vous n'ignorez pas que je suis la fille...

BURTON.

D'un homme mal compris...

HARRY.

Mal apprécié.

NELLY.

Et cependant, messieurs... son nom...

HARRY.

Ne le prononcez pas... le joli nom de Nelly nous suffit.

NELLY.

Mais ça ne me suffit pas, à moi!...

BURTON.

Eh bien! n'allez-vous pas vous appeler mistriss Burton?...

HARRY.

Et c'est un bien joli nom.

NELLY.

Quoi!.. messieurs... vous... ce matin si sévères, si exigeants sur ce point... vous voulez m'allier à votre neveu, à votre fils, quand vous savez que je suis... la fille... de Makinson!

HARRY.

Plus bas, mon enfant, plus bas!.. ce sont des affaires de famille.

BURTON.

Il n'est pas nécessaire de mettre toute la ville dans le secret.

NELLY.

Vous savez qui je suis... et vous avez recherché mon alliance... Oh!... vous aimez donc bien votre fils!

BURTON.

Un fils unique.

HARRY.

Un garçon plein de mérite.

BURTON.

Et puis quand on a des entrailles...

NELLY.

Oh! moi aussi... messieurs... je l'aime, Williams, car j'ai su apprécier toutes ses nobles qualités... je l'aime et je vous le dis... car il n'est pas là... et que sans doute je ne le verrai plus... et... n'en doutez pas, messieurs, plus j'aime Williams et moins je dois songer à m'unir à lui... Williams Burton aurait trop à rougir s'il était l'époux de la fille de Makinson.

BURTON.

Plus bas, mon enfant, plus bas!..

HARRY.

Vous vous exagérez les torts de monsieur votre père... Il a été victime de l'esprit de parti...

BURTON.

Et depuis son arrivée à Botany-Bay... quelle conduite!...

NELLY.

Oui... mais pour l'Angleterre ce n'en sera pas moins éternellement Makinson le voleur.

BURTON.

C'était un industriel.

HARRY.

Un homme de Bourse; et nous le soutiendrons envers et contre tous

NELLY.

Oh! je suis bien reconnaissante de vous voir ainsi prendre la défense de mon père; mais vous ne convaincrez personne, messieurs, et surtout vous ne parviendrez pas à m'abuser sur la terrible solidarité que ce nom fait peser sur moi. Aussi mon parti est pris; je renonce à l'Angleterre, à Williams, et je pars...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, WILLIAMS.

WILLIAMS.

Partir!... vous, Nelly... se pourrait-il?

NELLY.

Ah! voilà ce que je craignais.

HARRY.

Oui, mon cher neveu, mademoiselle veut partir, et toute notre éloquence est impuissante pour la retenir. Venez vous joindre à nous.

WILLIAMS.

Qu'entends-je?...

BURTON.

En vain, attendri par votre désespoir, je demande à mademoiselle la faveur d'entrer dans notre famille en vous épousant; mademoiselle fait la fière. (A part.) Il n'y a pourtant pas de quoi!

WILLIAMS.

Quoi! mon père, vous consentiriez... Ah! Nelly!... Nelly!

NELLY.

Williams, n'espérez pas changer ma détermination. Je l'ai dit à votre père, je l'ai dit à votre oncle, je ne crains pas de vous le dire à vous-même. Williams, je vous aime; mais plus vous m'êtes cher et moins vous devez espérer de me fléchir... Jamais... non, jamais, vous ne serez l'époux de la fille de Makinson.
(Elle sort.)

HARRY.

Plus bas, donc! Elle crie cela aussi facilement que si elle avait à dire: Je suis la fille du roi d'Angleterre.

SCÈNE XVIII.

BURTON, WILLIAMS, HARRY.

WILLIAMS.

Je suis anéanti.

BURTON.

Ce n'est pas naturel... il y a quelque chose là-dessous.

HARRY.

Il y a que ce jeune marin de tantôt l'a ensor-

celée, et que c'est pour le suivre qu'elle affecte de si beaux sentiments.

WILLIAMS.

Quel trait de lumière!... Ce capitaine qui depuis quelque temps ne cesse de la poursuivre...

BURTON.

Le même qui a apporté la nouvelle et qui nous a fait lire le journal.

WILLIAMS.

Il m'aurait enlevé le cœur de miss Nelly!... Oh! je le tuerais, mon père, je le tuerais.

HARRY.

Autre folie, maintenant.

BURTON.

Il n'y a point d'amour entre ce jeune homme et miss Nelly. C'est un capitaine de vaisseau : elle veut partir, il la prend à son bord ; voilà tout.

WILLIAMS.

Il ne l'emmènera pas, mon père... oh ! il ne l'emmènera pas. Nelly est à moi, j'ai son amour ; et puisque vous consentez, vous, à ce qu'elle devienne ma femme, quoiqu'elle soit la fille de Makinson...

HARRY et BURTON.

Mais tais-toi donc !

oo

SCÈNE XIX.

LES MÉMES, CHARLES.

CHARLES, qui a entendu.

Qu'entends-je?... Nelly... Écoutez...

WILLIAMS.

Vous avez beau dire, je vous jure que ce marin, fût-il à la tête d'une escadre royale, ne m'enlèvera pas ma Nelly.

CHARLES, avançant.

Ceci est une question à résoudre.

BURTON.

C'est lui !

HARRY.

Pourvu qu'il n'arrive pas quelque malheur, maintenant !

WILLIAMS.

Puisque vous m'avez entendu, monsieur, cela nous dispense de toute autre explication... Suivez-moi.

BURTON.

Williams !

HARRY.

Mon neveu !

CHARLES, froidement.

Pardonnez-moi, monsieur ; une explication entre nous est nécessaire.

WILLIAMS.

C'est vous qui avez décidé miss Nelly à s'éloigner de l'Angleterre... je ne veux rien savoir de plus.

CHARLES.

Il faut pourtant que vous sachiez, monsieur Williams, que si miss Nelly a le désir de s'éloigner d'ici, aucune puissance humaine ne pourra m'empêcher de l'emmener.

WILLIAMS.

Comme vous le disiez tout-à-l'heure c'est une question à résoudre!... venez.

BURTON.

Williams!.. je vais me fâcher, à la fin.

HARRY.

Parler de duel... en présence de votre père... tu n'as donc pas pitié de nos entrailles paternelles !

CHARLES.

Rassurez-vous, messieurs, un duel est impossible entre nous deux, par des motifs que je ferai connaître tout-à-l'heure.

WILLIAMS.

Il en est peut-être un, monsieur, que vous ne direz pas et que tout le monde devine.

CHARLES.

Je ne sais pas au juste ce que monsieur Williams veut dire par là ; mais s'il veut m'accuser de manquer aux lois de l'honneur, je le prierai de remarquer combien lui-même est placé dans cette affaire, pour son honneur, dans une fâcheuse position !

WILLIAMS.

Que voulez-vous dire, monsieur?...

CHARLES.

Que malgré l'amour que vous affectez pour miss Nelly, tout le monde supposera, ou pourra supposer, que l'héritier des Burton n'épouse l'héritière de Makinson que pour son immense fortune.

WILLIAMS.

La fortune de Nelly...

CHARLES.

Cinq millions de France.

WILLIAMS, désespéré.

Cinq millions!...

BURTON.

Eh bien, ne vas-tu pas t'arracher les cheveux?....

WILLIAMS, avec dignité à Charles.

Vous pouvez emmener miss Nelly, monsieur... je ne m'oppose plus à son départ.

CHARLES.

Comment, vous ignoriez encore?...

WILLIAMS.

J'aurais pu épouser la fille de Makinson vertueuse, ignorée et pauvre... je n'épouse pas son héritière riche et reconnue.

CHARLES.

Bien ! très bien ! monsieur Williams... (coup de canon.) je suis charmé que vous soyez devenu raisonnable, car voici le signal de mon départ ; je vais chercher miss Nelly, et si vous êtes encore tenté de la retenir, que ce ne soit point par un duel, je vous en prie, car vous voyez en moi le frère de miss Nelly.

(Il sort et entre dans la maison de Nelly.)

SCÈNE XX.

BURTON, WILLIAMS, HARRY.

BURTON.

Encore un enfant du voleur.

WILLIAMS.

Son frère !..

HARRY.

Le fils de Makinson !..

BURTON.

Ça coupe l'héritage en deux !.. mais c'est égal.. la moitié de la moitié est encore assez belle.. Williams a eu cent fois tort !

WILLIAMS.

Qu'osez-vous dire, mon père !

AIR d'Aristippe.

Ah ! je saurai surmonter ma faiblesse !
Malgré l'amour que m'inspira Nelly,
Pour son départ maintenant je vous presse...
Je dois la fuir... J'honneur le veut ainsi ! (bis.)
Car, je le sais, vainement on publie
Mille vertus qu'elle sait réunir ;
L'or de Nelly donnera l'infamie
A qui tendra la main pour l'obtenir.

BURTON.

Faites donc élever vos enfants en France !

HARRY.

Ma foi ! mon cher neveu, si vous ne voulez pas épouser miss Nelly, je pourrai bien me proposer.

BURTON.

Vous, mon frère?...

HARRY.

C'est qu'il est fort désagréable pour un Anglais de voir ainsi deux millions et demi passer à l'étranger.

(Second coup de canon.)

BURTON.

Tout est fini, car voilà l'équipage qui vient chercher le capitaine.

WILLIAMS.

O Nelly ! Nelly ! je vais donc te voir pour la dernière fois !

SCÈNE XXI.

LES MÊMES ; LES MARINS, avec des fleurs à leurs chapeaux.

CHOEUR.

AIR :

Amis, le vent s'élève
Et pousse sur la grève
Les flots audacieux.
Pour nous quel jour prospère !
Nous allons à la terre
Adresser nos adieux.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES ; CHARLES, sortant de la maison et donnant la main à NELLY.

HARRY.

Ainsi, monsieur, voilà qui est bien décidé : vous nous enlevez mademoiselle ?

CHARLES.

Oui, docteur, pour la conduire dans les bras de Williams, son époux.

WILLIAMS.

Qu'entends-je ?

NELLY.

Williams, partage ma joie !.. je ne suis pas riche !..

TOUS.

Comment?...

NELLY.

Mais aussi je ne suis pas la fille de Makinson... je suis la fille de Henri Dumbar... et voilà mon frère qui me donne à toi.

CHARLES.

Oui, messieurs, Nelly est ma sœur, ma bonne sœur, qu'un destin fatal avait séparée de sa famille... et si elle n'a pas cinq millions à offrir à monsieur Williams, elle lui porte du moins en dot un nom sans tache et l'estime du monde.

WILLIAMS.

J'aime mieux cet héritage.

HARRY.

Mais, monsieur, à quel propos m'induire en erreur ?

CHARLES.

Mais, monsieur le docteur, je vous ai dit que le nom du père de Nelly était dans le journal... pouvais-je présumer que vous iriez précisément lui chercher pour père le plus fameux bandit qui ait jamais porté un nom anglais ! (lui donnant le journal.) Tenez, lisez : « Le jour même de la mort de Makinson, mourait à Chandernagor, où il avait fixé sa résidence, ce Henri Dumbar dont le nom est la gloire et l'honneur de la marine marchande de l'Angleterre. »

HARRY.

Oui, c'est un beau nom... Mais Makinson laisse donc aussi une fille?... on pourrait la retrouver... je suis garçon...

BURTON.

Et moi je suis veuf.

WILLIAMS.

Oh ! elle ne manquera pas de maris.

CHOEUR.

Amis, le vent s'élève
Et pousse sur la grève
Les flots audacieux.
Pour nous quel jour prospère !
Nous allons à la terre
Adresser nos adieux.

NELLY, au public.

Aria de l'héritière.

Au théâtre prenant sa place,
Par le talent autorisé,
Plus d'un voleur a trouvé grace

Devant le public amusé ;
Sur le nôtre avec indulgence,
Messieurs, formez un jugement...
Et surtout de votre sentence
Écartez le bannissement.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN DE LA FILLE D'UN VOLEUR.